

Basilic

GAZETTE DE L'ASSOCIATION DES AMIS DE L'AMOURIER

Ce livre a son secret, je dois le taire: il est plus loin que tous les mots.

Georges Bataille



Bruit mat, étouffé, de fond de jardin. Quelque chose est tombé. C'était dans l'air, déjà. Un fort goût de jaune. Dans le pommier.

Cela s'appellera l'automne, bientôt.

On ne va pas reparler du déclin. Des jours qui raccourcissent. De la lumière qui baisse. On entend trop par derrière gonfler l'angoisse, refluer l'amertume, toutes choses propres à vous faire entrer le cœur en narcose. Et les mains dans le désœuvrement. On ne va pas parler de tout ce qui à la faveur de l'été nous a déchirés. Des morts de Baalbek, près des livres. Du Proche-Orient ravagé par la haine et la force aveugle avec leurs cortèges de peur pour les uns, de honte pour les autres. L'inhumain n'a cessé de grossir jusqu'à éclater en des milliers de petites pestes qui ne manqueront pas de trouver le terrain qui leur conviendra pour à leur tour disséminer leur pouvoir de mort. Rappelant cela et le reste qui se traîne en long et lent cortège de lâchetés – Saint-Bernard, c'était il y a dix ans... – je ne peux m'empêcher de penser

que le ton du vif s'en est absenté au profit de la tristesse grise du rappel.

Nous ferons, amis, comme si.

Ne voyez là je ne sais quelle posture cynique ou résignée. Juste retrouver cette enfance dont parle Jean-François Lyotard – Ah! je vous les recommande ces *Lectures d'enfance*, parues chez Galilée en 1991! – cet "état de l'âme habitée par quelque chose à quoi nulle réponse n'est jamais faite".

Oui, faisons comme si non pas tout allait bien mais comme si tout devait aller. Fidélité à une dette, "dette de vie, de temps ou d'événement, dette d'être là malgré tout". Respectons-nous. Respectons en nous cela: comme s'il y avait un héritage à faire fructifier non pour en jouir mais pour le transmettre.

Comme si à toute mélancolie, l'action devait s'opposer. Fatalement, innover. Malgré tout, contre tout. Pour produire du nouveau. Défier le retour du même: septembre et ses 683 romans, octobre et ses brumes.

Je vous annonce donc **trois naissances**.

La première concerne les éditions de l'Amourier que nous soutenons, aidés de nos 130 adhérents, de nos lecteurs du *Basilic*, de nos amis rencontrés au hasard des lectures publiques et animations en bibliothèques, librairies, établissements scolaires... Jean Princivalle, Bernadette Griot ont mis à profit l'été pour rendre opérationnel un local de plain-pied, là où commence la montée vers le cœur de ce village du soleil qu'est Coaraze.

P. 1 - Éditorial

P. 2, 3 & 4 - Entretien d'Alain Freixe avec Serge Bonnery

P. 5 - Note de lecture:

Petit livre d'Heures à l'usage de ma sœur de Michel Séonnet

P. 6 - Notes de lecture:

Vienne le ciel de Jérôme Bonnetto
L'Enfant africain d'Hélène Mohone
In Memoriam de Lionel Destremau

P. 7 - De la toile et quoi d'autre?

Terresdefemmes.blog.com

- À quelques mots d'ici:

Éditions du Taillis Pré

P. 8 - Agenda des Amis

- Journal intermittent de R.Monticelli

Désormais les éditions de l'Amourier ont pignon sur rue et visage dans ce beau village de l'arrière-pays niçois.

La deuxième concerne notre association. Sa vitalité? La démontrer? Non, vous la connaissez et ne doutez pas de son efficacité.

Toutefois pour peu que vous ayez accès à l'internet, adhérents ou sympathisants, vous verrez que nous avons ouvert un blog: *les voix du Basilic* – Il suffit de taper: <http://amourier.podemus.com>. L'objectif est de mieux nous et vous connaître, mieux nous et vous suivre, mieux faire vivre notre association au plus près de la littérature quand celle-ci est en prise avec la vie jusqu'en son illisibilité même.

La troisième concerne les nouvelles publications des éditions de l'Amourier. Trois sont annoncées: *Les roses noires* de Serge Bonnery, *Vienne le ciel* de Jérôme Bonnetto et un *Petit livre d'heures à l'usage de ma sœur* de Michel Séonnet. Trois histoires d'amour. Finalement, trois secrets.

Pour les plus proches d'entre vous rendez-vous sur notre stand au festival du livre de Mouans-Sartoux, et pour les voisins du Limousin, au Salon "Hors Vitrine" à Limoges.

Bel automne à toutes et tous!

Alain Freixe
Président de l'Association des Amis de l'Amourier

*Amours anfractueuses, revenez.
Déchirez les corps clairvoyants.*

Jacques Dupin



Après *Une patience*, ce travail de mémoire à partir d'un objet de rien et des photographies retrouvées d'un grand-père, poilu de 14-18 et viticulteur en pays d'oc, les éditions de L'Amourier publient dans leur collection Thoth, *Les roses noires*, celles de l'enfance quand elle sait dire adieu.

Né en 1961 en Minervois, Serge Bonnery est journaliste, responsable d'édition du quotidien *L'Indépendant*. Membre fondateur du Centre Joë Bousquet et son temps, il en est le président actif et dévoué. Notre amitié, c'est Ginette Augier, dédicataire des *Lettres à Ginette* de Joë Bousquet, parues chez Albin Michel, qui la scella. Ensemble, nous nous retrouvons dans l'action pour tisonner les cendres et entretenir le feu qui dure dans les livres "traduit(s) du silence" du "meneur de lune", comme aimait à se

nommer Joë Bousquet, le veilleur immobile de Carcassonne. J'aime souvent à dire que nous sommes du côté des fantômes, de ce qu'ils hantent pour ce devoir qui prime l'être, ce devenir où créer est tenter de devenir l'homme de nos livres

Serge Bonnery, enfant du "pays noir"

Alain Freixe :

Et si nous commençons par éclairer ce titre que j'ai emprunté à ton récit *Le temps d'un jardin* paru aux éditions Le Temps qu'il Fait en mars 2004 et que je ne peux m'empêcher de lier à la couleur de ces roses que le narrateur a cueillies pour cette Marie qu'il aime, *Roses noires* qui font titre pour ce nouveau récit. Qu'en est-il de ce "pays noir" ?

Serge Bonnery :

Ce pays noir, c'est Joë Bousquet qui en parle le mieux. Il le nomme, lui, le Midi Noir. Sa vision se nourrit de sources néoplatoniciennes. Mais elle puise aussi sa réalité dans l'ombre qui, ici, est salvatrice, vitale. Dans le Minervois, les Corbières, l'ombre a peut-être plus de valeur que la lumière. Les deux, c'est un fait, luttent en cherchant à s'équilibrer. Dans leurs vignes, les hommes affrontent la lumière. Mais ils recherchent aussi l'ombre qui est nécessaire à leur repos. Ce Midi est un pays de lumière dure, si dure qu'elle casse les pierres, burine les visages. Or, le phénomène est bien connu des scientifiques : la pleine lumière produit le noir. Cela, me semble-t-il, renvoie à la question de l'être. L'opposition entre lumière et ténèbres alimente les croyances humaines depuis la nuit des temps. J'ai, personnellement, une perception dualiste du monde. Pour moi, il y a le bien, le mal ; la lumière, les ténèbres. La question est : comment concilier les contraires,

les résorber dans un Tout qui serait Un ? Mon pays noir est de silence, seulement rompu par quelques voix lointaines qui parlent d'un lieu situé ailleurs. Nous sommes du côté des fantômes. Car elles se situent, ces voix-là, au-delà du temps. Elles sont à la fois ma hantise du monde et ma confiance dans le monde.

Alain Freixe :

S'il est un mot qui revient fréquemment dans ces *Roses noires*, c'est le mot trou. Ce qui arrive aux protagonistes, Marie, Jean et le narrateur, vient toujours trouer le tissu de la réalité. Alors, la narration se déploie autour d'un centre qui est un trou – un de ces trous noirs qui absorbent toute la lumière et ne renvoient rien qu'absence – et c'est du coup la vérité même qui vacille...

Serge Bonnery :

Le trou renvoie au noir d'un pays que nous portons en chacun de nous. Le trou, c'est le signe que quelque chose manque. Qu'un fil s'est rompu. Nous devons apprendre à vivre dans la présence de ce manque. Ne surtout pas chercher à le combler, mais prendre conscience qu'il existe. Qu'il nous constitue et, d'une certaine manière, qu'il nous justifie. De là, vient sans doute cette "inhabileté fatale" dont parle André Frénaud, cette inhabileté dont, je pense, mes textes sont le produit, comme l'homme, ainsi que l'a bien vu Bousquet, est le produit d'une chute. Je ne suis cependant pas certain que ce manque ne renvoie, ne réfléchit rien. Il me semble au contraire qu'à sa manière, il irradie. N'oublions pas que le noir est absolu de lumière. Et puis, je crois que le Néant n'est pas rien. Dans ses recherches sur le catharisme, René Nelli a montré que les cathares avaient donné une réalité au Néant. Il existe une interprétation d'un verset du prologue de l'Évangile de Jean différente de sa traduction "classique". Il s'agit du verset qui dit : "Tout fut par lui, et rien de ce qui fut ne fut sans lui". Certains manichéens, dont les cathares furent des héritiers spirituels, ont lu ce texte en considérant Nihil comme un substantif. Ce qui donne une autre traduction : "Le Rien (Nihil) fut (créé) sans lui (Dieu)". De fait, Jean donne ici une existence au Rien. Si le monde fut créé par Dieu, le Néant a été fait sans lui. J'avoue ma sympathie pour ces lecteurs hérétiques. Je ne sais pas s'ils ont raison, mais ce que je retiens, c'est que, pour eux, le Néant est et qu'étant, nous ne pouvons faire comme s'il n'existait pas. Nous sommes obligés de le prendre en compte dans notre processus d'identification au monde.

Alain Freixe :

Les Roses noires sont donc un récit. Mais un récit bien particulier – au fait, de quoi s’agit-il ? Quel en est l’argument ? Accepterais-tu de le traduire en le résumant pour nous ? – moi, je dirais qu’il est composé d’un certain nombre d’épisodes, de pans dont on pourrait dire que chacun a sa signification en lui-même, sa propre cohérence interne. Pourtant, tout se passe dans l’emboîtement que tu opères, tout me semble tenir à et par le fil invisible qui relie ces moments du temps et leur impose nécessité. Je ne peux m’empêcher – te sachant grand lecteur de Claude Simon – de penser à cet exergue du *Tramway* emprunté à Conrad : “*Pour lui seul le sens d’un épisode ne se trouve pas à l’intérieur, comme d’une noix, mais à l’extérieur, et enveloppe le conte qui l’a suscité, comme une lumière suscite une vapeur*”. Tout serait donc affaire d’éclairage. Et le lecteur tiendrait la torche...

Serge Bonnery :

Quand on est placé face à son propre Néant, il y a nécessité d’être : c’est peut-être cela, l’argument des *Roses noires*. Ce livre parle d’un vide, d’un fil rompu qui remonte à la tendre enfance des personnages, mais plus largement, à l’aube de l’humanité. Ce livre parle “*d’un paradis qui s’est retiré du jardin*”, comme l’a si justement formulé Pascal Quignard dans *Les Ombres errantes*. Mon précédent livre, *Le Temps d’un jardin*, évoquait un paradis qui, pour le narrateur, avait réellement existé. Dans *Les Roses noires*, le narrateur est maintenant confronté à un mouvement de retrait. C’est comme si la terre, tout à coup, se dérobaît sous ses pieds. Un trou se creuse qui entraînera sa chute... Exactement comme les anges envoyés dans le monde ont été abandonnés dès lors que Dieu s’en est retiré. Depuis la mort de Dieu, les anges sont seuls au monde. Contre les anges, se dresse chaque jour le règne tout-puissant de l’argent, de la corruption, du mensonge et de l’hypocrisie. Nous vivons dans un temps où sont perpétrées, en toute impunité, toutes sortes de crimes. Face à ce tumulte, les anges sont réduits au silence. Nous ne les entendons plus. J’ai essayé de leur rendre la parole. Et dans le livre, ils ne font que ce qu’ils sont en mesure d’accomplir pour notre bien : nous placer devant notre propre Néant.

La deuxième partie de ta question concerne le travail d’écriture. Oui, tu as raison, chaque épisode se suffirait à lui-même, s’il ne fallait aussi rendre compte du fil rompu. L’emboîtement qui donne naissance au livre, c’est ni plus ni moins un travail de composition. Exactement comme le peintre dépose sur sa palette des couleurs pures puis procède à des mélanges pour obtenir la lumière qu’il souhaite. Ça marche ou ça ne marche pas. Je suis trop mal placé pour juger si mes emboîtements fonctionnent ou pas. C’est le lecteur qui tient la torche. Moi, j’écris de la nuit.

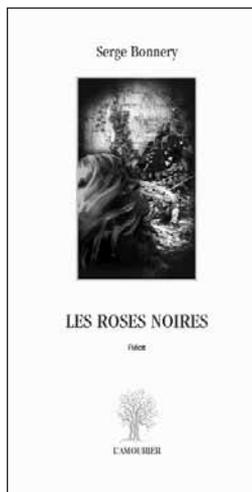
Alain Freixe :

Il y a bien sûr les exilés, déplacés de force ou par l’avancée de la force – ils sont légion sur les routes du monde jusqu’à

ceux qui vont se heurter aux murailles de fer de nos peurs – avec eux, le sujet est en exil. Et puis, il y a l’exil du sujet. Ainsi dans tes récits, Serge, le narrateur y est le plus souvent perdu comme s’il n’était pas de ce monde-ci, devant mais toujours d’un “jardin de derrière” comme cette *Matrîe* qui s’offre pour décor à ces *Roses noires*, propriété noyée dans le silence et le deuil, mais qu’il ne peut quitter. Écrire, est-ce une manière de rompre, de séparer afin d’offrir ces pans de vie à ressaisir, renouer...

Serge Bonnery :

Je dois préciser ici que rien, dans *Les Roses noires*, n’est à proprement parler autobiographique. Je veux dire que si les personnages de mon livre peuvent paraître exilés dans le monde – et ils le sont – leur exil n’est pas de même nature que celui subi, dans l’Histoire et aujourd’hui encore, par ces foules humaines qui connaissent la souffrance et l’humiliation, contraintes de quitter la terre qui les a vu naître soit parce qu’elles y meurent de faim, soit parce qu’elles se trouvent sous la menace d’une dictature. Mes personnages sont moins exilés que perdus, dans le sens où ils ne disposent ni des clés, ni des codes qui leur permettraient de composer avec le monde tel qu’il est. Il faut le rappeler : un fil est rompu et ces personnages sont le produit d’une chute. Écrire, pour moi, ce n’est pas rompre mais rendre compte de la rupture. Ce n’est pas séparer mais rassembler des fragments éparés, construire à partir de bribes pour, en effet, tenter de renouer. Ce n’est pas combler un vide, mais le désigner comme constitutif de chacun de nous. Ce vide, je crois que nous refusons de l’approcher, et c’est pourquoi nous nous jetons à corps perdu dans un monde auquel nous avons ôté toute exigence de sens.



Alain Freixe :

Comment ne pas trouver écho dans l’accident qui frappe le narrateur avec cette chute silencieuse du lieutenant Joë Bousquet sur le front de l’Aisne, le 27 mai 1918 devant Vailly, blessure dont il devait faire l’événement que seule une pratique de la littérature pouvait libérer en relevant “*la perfection et l’éclat*” ? De plus, on peut lire dans une de tes notices biographiques : “*C’est sous l’influence essentielle de ce poète que (je suis) devenu écrivain*”. De quel ordre cette influence ? Legs, héritage ou plutôt coup de bêche du bon sourcier ?

Serge Bonnery :

J’ai lu pour la première fois Joë Bousquet à l’âge de treize ou quatorze ans sur les conseils de mon professeur de français. Avec un camarade de classe, nous lui avons proposé une étude sur les écrivains régionaux ! Aussi sûrement que je me souviens, je n’ai pas été tout de suite frappé par la puissance de sa parole. Je suis entré dans son œuvre à tâtons, un peu comme si je n’osais la déranger par ma lecture. J’éprouve toujours cette distance par rapport à Joë Bousquet. Elle est constituée à la fois de respect et de prudence. J’arpente son territoire poétique à pas feutrés. Joë Bousquet est doté d’une faculté rare chez les écrivains :

il place l'écriture à hauteur d'homme, pour reprendre une expression qui t'est chère. On le dit auteur difficile. C'est faux. Bousquet parle. Pour l'entendre, il suffit, comme pour les anges, de tendre l'oreille. Seulement, c'est quelque chose que l'on ne sait plus faire aujourd'hui. Il faudrait que les livres ne formulent aucune sorte d'exigence, que le travail du lecteur soit mâché. Joë Bousquet s'adresse aux hommes avec le secret espoir qu'ils parcourront la distance qui les sépare de lui. Il multiplie les signes qui sont autant de mains tendues. Bousquet se situe dans l'Ouvert. C'est sans doute ce qui effraie. Son influence sur mon travail est évidente. Il ne m'a pas dispensé de cours de littérature. Il me donne chaque jour une leçon d'homme. Je le sais, à mes côtés, tapi dans l'ombre, tel un veilleur. Mais je ne m'en sens pas du tout prisonnier. Sa présence, je la sens amicale, fraternelle. Elle ne m'empêche pas d'être, ou de tenter de devenir. Héritage, legs ? Non ! Il serait incongru de se reconnaître comme l'héritier de tel ou tel écrivain. En outre, d'autres que Bousquet ont façonné ma sensibilité poétique. Je pourrais citer Beethoven, Baudelaire, Balzac, Proust, Bob Dylan, Claude Simon, René Char, Joan Miro etc... Voilà quelques-unes des fleurs qui peuplent mon jardin. Il n'y a là rien que de très banal : nous sommes le produit de nos rencontres, mais aussi de celles qui n'ont pas eu lieu. Je ne me crois pas l'homme d'un seul homme. Peut-être l'homme d'un manque essentiel.

Alain Freixe :

Tu présides le *Centre Joë Bousquet et son temps* à Carcassonne que dirige avec une lumineuse ardeur René Piniès qui se plaisait, dans le cadre de la *Comédie du livre* de Montpellier, en mai dernier, à évoquer l'axe Nice-Carcassonne, évoquant ces "voyages du cœur" qu'en un autre temps Jean Ballard, directeur des *Cahiers du Sud*, effectuait depuis Marseille vers Carcassonne et que Jean-Marie Barnaud, Yves Ughes, Raphaël Monticelli et moi-même faisons toujours régulièrement. Pourrais-tu en faire un rapide historique et présenter ses objectifs, ses réalisations où nous retrouverons bon nombre de nos amis, de Michel Butor à Bernard Noël en passant par Gaston Puel, et ses projets bien sûr !

Serge Bonnery :

Oui, je préside après toi ce *Centre Joë Bousquet* qui compte beaucoup pour nous. C'est d'abord une question de fidélité envers ceux qui, lors de sa création, tous unis dans le souvenir de la chambre et de son occupant singulier, nous ont transmis l'énergie pour aller de l'avant. Ils ont nom Ginette Augier, Gaston Puel, Jean Camberoque, Charles-Pierre Bru, Henri Tort-Nouguès etc... Puis, c'est une question d'amitié : avec toi, avec René Piniès. Avec René, quelque chose nous rassemble, bien au-delà des relations de président à directeur d'une association, et qui prend peut-être sa source dans l'humanité de Bousquet dont je parlais tout à l'heure. Donc, le centre anime au quotidien une exposition permanente sur la vie et l'œuvre de Bousquet, installée dans l'appartement où vécut le poète, 53 rue de Verdun à Carcassonne. Nous réalisons chaque année une ou deux expositions temporaires, accompagnées d'un catalogue, pour laisser trace. Toutes

illustrent les relations entre écriture et peinture. Bernard Noël, Gaston Puel, Michel Butor y ont été nos invités, ainsi que Françoise Dumayet et Anne Slacik. Et nous avons aussi consacré des expositions à René Char, André Frénaud, Pierre Reverdy. Nous proposons un cycle annuel de lectures d'œuvres littéraires. Nous publions aussi les *Cahiers Joë Bousquet*, une collection pour laquelle tu as réalisé le volume intitulé "*Le génie de la vie*". Et, enfin, nous avons créé un pôle éducatif qui permet d'accueillir chaque année nombre de jeunes scolaires. Ils travaillent, en atelier, à partir de l'œuvre de Bousquet. Le résultat est toujours fascinant. Nous sommes là pleinement dans notre rôle de passeurs. Notre prochain projet est une exposition consacrée au peintre céretan Jean Capdeville, grand lecteur de Simone Weil. Rendez-vous en décembre à Carcassonne, pour continuer à tisser ce fil invisible qui nous lie !

Alain Freixe :

Comme je sais que tu pratiques aussi l'écriture du poème – en témoignent ces deux parutions aux éditions La Porte : *Revers du Réel* en 2001 et *Entrer dans la Parole* en 2003 – comment appréhendes-tu la question des rapports entre prose et poésie ? Si je disais que tu es en leurs récits comme Barnaud, Monticelli, Alocco, pour ne citer que quelques proches et en ayant soin de respecter leurs spécificités, un poète de la prose, tu en dirais quoi ?

Serge Bonnery :

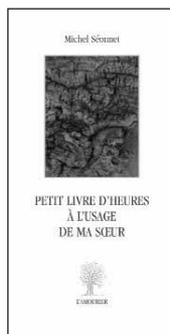
C'est une question complexe. Le mieux, pour y répondre, est peut-être de dire comment je travaille. Tout, dans mon écriture, est question de rythme. Quand je commence, je cherche un rythme, une musique, avant toute préoccupation de sens. Dès que j'ai trouvé ce rythme, ce battement, je suis apte à poursuivre. À ce stade, il n'y a pas de différence entre prose et poésie. C'est seulement après que les conditions diffèrent. Un poème, je l'écris "au fil de la plume", puis je le laisse dans son reposoir. Je ne le reprendrai que dans quelques semaines ou quelques mois. Et je saurai alors s'il vaut la peine d'être retravaillé ou s'il n'est d'aucune consistance. Donc, pour moi, l'écriture poétique se situe plutôt dans la saisie de l'instant. La prose demande une autre implication. Il faut s'inscrire dans la durée. Dès que j'aborde un projet de prose, je m'impose un travail quotidien, justement pour ne pas perdre ce battement dont je viens de parler. En général, je travaille tôt le matin car dans la journée, mes obligations professionnelles ne sont pas compatibles avec la pratique de l'écriture. Donc, concrètement, la différence entre poésie et prose n'est pour moi qu'une question de temps. L'une (la poésie) est jaillissement, fulgurance, l'autre (la prose) est longue marche. J'ajoute que, pour l'une comme pour l'autre, je ne suis pas pressé. J'ai appris à devenir patient. Le temps de l'écriture, ce n'est pas le temps du monde. À quarante-cinq ans et quelques textes dans ma besace, j'espère que j'écirai encore. J'écirai... tant que je n'aurai pas retrouvé la voix des anges.

Les Roses noires, Serge Bonnery,
collection Thoth, éd. L'Amourier, 12,00€

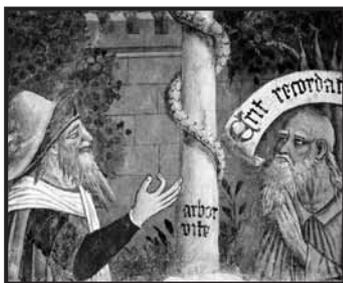
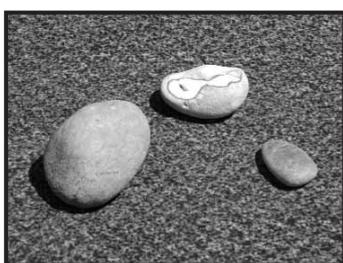
Petit Livre d'Heures à l'usage de ma sœur

Michel Séonnet

collection Thoth, éd. L'Amourier



De nos jours, la notion "d'heure" semble ne plus avoir grand sens, si ce n'est monnayable, Times is money, l'heure est donc à la rentabilité. Ou alors, on retombe dans les "riches heures" respectables et chargées de signes, mais d'un autre temps. Nostalgie d'une autre monnaie. D'une spiritualité qui paraît désormais indue.



En reprenant la pratique artistique du *livre d'heures*, Michel Séonnet heurte, va à l'encontre du temps qui passe, s'établit en rupture avec la notion du temps en ces temps conçus.

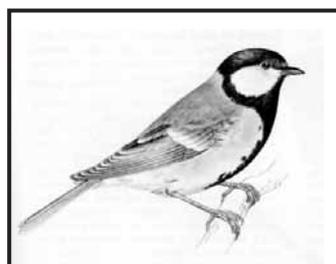
Comme par défi, il tente le présent. Saisir l'intensité, celle qui intervient abruptement dans la vie, pour nous constituer. Telle est la démarche d'écriture qui préside à la conception de ce texte.

La préface lacère les conventions, elle s'inscrit dans l'intime et fixe une commande insolite. Le livre a pour source une sœur malade, qui demande un livre d'heures comme antidote à une chimiothérapie subie, comme seule voix salvatrice.

Face aux ravages du monde, imposés à l'être : l'œuvre d'heures, l'œuvre en marche, dans les heures comptées.

La demande, la commande littéraire face à la maladie. *Un livre pieux pour une impie* écrit l'auteur. Mais qu'importent ici les rites et les mots, les mots rituels ? Les mots n'ont de valeur que dans une lutte pour la vie.

Ainsi s'élabore un livre pour que les heures demeurent. Comme la joie, comme un espoir qui serait, se veut *un Seigneur pour les non-religieux*.



Et tout se met en place rapidement, comme par urgence. Défilent les mésanges et Kafka, les galets et Primo Levi, des lieux aussi, Notre-Dame des Fontaines notamment. Le temps s'égrène mais ne se décompose pas, retenu qu'il est par les textes. Chaque pas accompli, chaque figure dessinée contribue au redressement, à l'élaboration de soi et du monde, de soi dans le monde.

Le combat des mots contre l'érosion ne se peut faire sans l'appui des moissonneurs de phrases de lignes et de couleurs qui nous ont précédés – Cézanne, Giacometti – ; leurs gestes se transmettent et nourrissent les nôtres, dans la passation se trament l'angoisse et la volonté de survivre. De vivre.

La structure d'ensemble du recueil semble brisée, mais elle répond en fait à une cohérence dont le principe est défini avec clarté : *... de la même manière que j'ai épinglé au mur du bureau cette phrase, ce sont partout des images, cartes postales, reproductions, découpes de journaux, dessins, textes aussi comme des affiches. Et je me souviens de ces temps où tout semblait devoir s'écrouler et que, les regardant, je savais avoir là de quoi faire face à ce qui venait, De quoi me soutenir. De quoi m'édifier.* Dans cette progression, m'émeuvent particulièrement ces lignes s'inscrivant dans une approche mystérieuse du monde, lignes de foi pour des non-religieux ; on peut ainsi mettre en écho ces phrases suscitées par Kafka *ô le terrible regard de qui a entrevu la terre promise et sais qu'il n'y accédera jamais* et cet extrait du psaume 57 *Éveille-toi ma splendeur, j'éveillerai l'aurore.*

Dans la rupture permanente des mots, galets d'un siècle ravagé, sables d'une vie précaire, se met en place une résistance. Émerge ce qui se construit, nous construit.

Et l'édification a lieu.

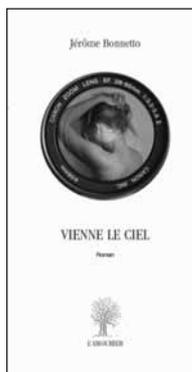
Yves Ughes

Petit Livre d'Heures à l'usage de ma sœur,
collection Thoth, éd. L'Amourier, 11,00 €

Vienne le ciel

Jérôme Bonnetto

collection Thoth, éd. L'Amourier



Il y a tant de choses que nous ne verrons pas ! Tant de nuits à l'intérieur du jour. À rôder en lisière, sur les bords déchiquetés des hommes quand ils aiment. La littérature s'affronte toujours à la même question : comment raconter l'irracontable ? Et toujours tentant cela, toujours ses pages nous font entrevoir sinon cette nuit du moins les premières vagues d'une d'entre elles.

Pris entre beauté convulsive des surréalistes et construction maîtrisée du Nouveau Roman, *Vienne le ciel* est un beau récit, beau d'être aussi troublant. Qu'une "mère soit le cadavre d'une femme amoureuse", si cela ne peut se dire, cela peut s'écrire. Se composer. C'est tout l'art de Jérôme Bonnetto que de bâtir un récit comme une mosaïque où jouent des voix narratives multiples. L'effet de brouillage dure peu, très vite on repère les différentes tesselles, leurs couleurs et nuances. Jamais on ne perd le fil du chemin invisible, ligne de fracture interne qui parcourt l'épaisseur et l'obscurité de la vie d'Ada comme dans ces cristaux si transparents qu'on finit par y noyer ses yeux.

Allez, comme de juste, je vais m'exécuter et m'efforcer de répondre aux fameuses questions ; de quoi ça parle ? Qu'est-ce que ça raconte ? Pour le dire vite et j'espère pas trop mal : un photographe – on a son carnet – propose à une jeune femme, Ada, de la photographier tout au long d'un "voyage sentimental" qui va les conduire de Prague à Paris, puis Tokyo, Petersburg, encore Prague et enfin une ville imaginaire, celle de ce dernier chapitre où se mêlent alors qu'un bateau s'en va emportant l'homme aimé, les voix d'Ada et de son fils Alexandre. Alors pour que vienne le ciel, une mère demande à son fils de la tuer en lui brisant la nuque au moyen d'une pierre, celle-là même qu'il est devenu. Pour que vienne le ciel, il faudra bien des prières. Des folies. On laissera aux lecteurs le soin de décider s'il viendra ou pas.

Compositeur ai-je dit, monteur aussi bien. Dans ce récit où la problématique photographique, cette folie de l'instantané, cette fraction, ce point de présent déjà enfui se croise avec la problématique littéraire qui se développe, elle, à l'aventure, les éléments se mettant en place chemin faisant – écrire ne saurait se faire qu'au présent. Dans les deux cas, on cadre. On coupe. Comme le tailleur de tesselles. Puis on met en place. On agence. On monte. Douleur et lumière de ce qui tient on ne sait plus trop comment tellement les lignes de narration deviennent souples et comme poreuses. Comme dans ce dernier chapitre où sans le soutien d'une quelconque ponctuation s'impose le rythme qui emporte ce chant d'amour. Et de mort.

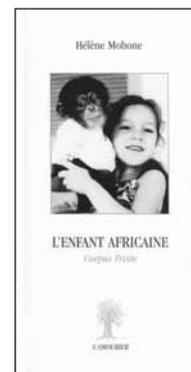
Alain Freixe

Vienne le ciel, éd. L'Amourier, 12,00 €

L'Enfant africaine

Hélène Mohone

collection Thoth, éd. L'Amourier



Hélène Mohone nous offre un récit qui s'organise autour d'une fissure, celle de l'enfant abandonnée, corps demeuré seul en Afrique, et de l'adulte exilée.

Le texte, en entremêlant les visions de l'enfance et le présent de l'adulte, insuffle dans la fixité de la brisure, apparemment indépassable et fascinante comme un sortilège, la vitalité d'une écriture poétique au rythme étonnant, fait de ruptures et de reprises. Alors que, dans l'évocation de l'Afrique, les animaux, témoins muets, frères magiques, ouvrent un chemin de réconciliation en deçà de la parole, c'est l'écriture qui permet le rapprochement entre l'enfant et l'adulte.

Pour dépasser l'expérience cruelle de la maladie du corps adulte, qui subit le sort des animaux empaillés par le père, Hélène Mohone nous entraîne vers des mouvements de l'âme, très secrets et très doux, mais qui ont la violence de l'enfance.

Dans ce récit, l'écriture d'Hélène Mohone révèle sa singulière capacité à évoquer les sensations des premières années, lorsque l'enfant communique avec la vie. Son style, traversé d'une voix de l'enfance, qui surgit comme un second fil, une voix tendre qui fait luire les choses infimes et se mêle au verbe de l'adulte, est déjà une réconciliation. L'Afrique, où le sacré se mêle au profane, est l'image même de l'union possible de l'enfant et de l'adulte. Cette très belle évocation est à la fois un long poème, une incantation et un récit.

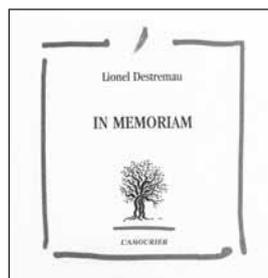
Jean-Luc Coudray

L'Enfant africaine, éd. L'Amourier, 11,50 €

In Memoriam

Lionel Destremau

collection D'Aventures
éd. L'Amourier



Hoquetant
Le temps troue sa peau morte
Un verbe feu
Disloque un magma féroce
Chaud
Un pudding mnémonique
Trône
Dégouline un miel sans lien
Des vives béances
Glisse une langue déliée
Qui s'y enlise
Un lecteur vertueux
S'écorche aux reliefs
Son sang noir s'encroûte
Son obstination purge
Ses attendus
Le tumulte sensible
Heurte et féconde
Sa mémoire tranquille

In Memoriam,
éd. L'Amourier, 10,90 €

Martin Miguel

De la toile et des mots, Un maillage possible

Depuis le *Basilic* n° 10, nous avons créé une rubrique consacrée aux sites amis, ceux qui animent sur la toile une défense de la poésie et de la littérature. Dans ce numéro nous vous proposons un détour par

Terresdefemmes.blog.com

La revue littéraire artistique et cap-corsaire

Et j'ai pu enfin crier *Terre*.

Cette chronique pourrait aujourd'hui tout aussi bien s'intituler *L'aveu*. Qu'importe le devoir de retenue, j'avoue.

Ma panique: quand nous avons entrepris l'exploration des sites littéraires, tout balbutiait encore, et je pouvais me balader en flâneur dans ces débuts prometteurs, les saisir avec sérénité et même avec nonchalance.

Mais voilà, la France compte désormais 27 millions d'internautes et les sites se trouvent en délire exponentiel.

Tiens, ose l'expérience: tape *site de poésie contemporaine*. Avec un moteur j'ai reçu 39 612 réponses, avec l'autre 905 000. Impuissance de mes nuits.

J'avoue mon agacement, aussi. La poésie là comme ailleurs s'accouple trop souvent à tous les clichés qu'on lui prête, la voici ludique, fatalement propice à l'évasion, obligatoirement éthérée, fleurant bien les roses surannées et les douceurs chamalloses, vaporeuses, mousselineuses.

J'ai donc fait un tour par des sites déjà chroniqués, pour me retaper le moral. J'ai bien fait, allez voir chez Sitaudis, une pétition d'actualité, *Pour ne pas finir entre nous. Étrangers, ne nous laissez pas seuls avec ces français-là!*

Mais, bon, m'a fallu continuer de chercher du neuf.

Tiens, *Terres de femmes*. J'avoue mon attrait, et ma réticence. Écriture féminine, littérature et rêves féminins? Féminisme... Je redoute l'écueil, et ose l'écrire même si j'entends déjà voler les flèches visant mon supposé machisme estampillé rital. L'aveu m'est d'autant plus facile que ce site m'a d'emblée emporté. Fort, tonique, efficace. Il est accueillant et radieux et je n'emploie mes adjectifs que sous la forme masculine pour éviter définitivement tout malentendu.

Terres de femmes est tout simplement un territoire à explorer, une terre de découvertes, de corbeilles offertes. Un espace de belle qualité graphique, qui incite au parcours serein. Site ou blog? Plutôt blog, nous montrant ce qu'on peut faire de mieux en ce domaine. Je suggère que la découverte s'organise à partir de la rubrique *de l'index alphabétique de mes*

topiques. On entre dans un monde, on perçoit des relations, on accède à cette texture intime où se tisse la création, où sont engendrés des textes qui conduisent de soi aux autres. Ancrage dans des lieux corses, dans des portraits, liens entre textes, photos, voire extrait musical. Ancrage aussi dans des lieux clés de la culture littéraire, surgissent arbitrairement dictées par les influences, les auteurs tutélaires. À partir de là, on peut découvrir l'ensemble du site, *l'index des auteurs, les chroniques de femmes, autofiction...* notamment, et encore *les albums photos, la langue ardente...*

Terres de Méditerranée, terres de mémoire et terres insulaires

Si l'insularité y est explicitement revendiquée, c'est avec une telle ouverture qu'on se dit qu'il faut aller y voir, s'y promener. Le lieu est ouvert depuis 2004, et chaque mois offre des sentiers à parcourir. Il serait regrettable de rester plus longtemps rivé sur le continent quand on est invité à de telles traversées.

Merci à Angèle Paoli, grâce à son travail, j'ai pu crier *Terre*, j'ai pu toucher terre, et me balader enfin avec sérénité, nonchalance et bonheur.

À quelques mots d'ici

par Alain Freixe

Rappel: Cette rubrique entend faire connaître quelques-uns des livres que publient les maisons d'édition qui s'efforcent d'offrir à leurs productions l'avenir qu'elles méritent.

Yves Namur, fondateur des éditions du

TAILLIS PRÉ

en 1984, quartier de Châtelaineau où il réside, est d'abord un poète, auteur d'une bonne trentaine d'ouvrages.

Son dernier titre *Les ennuagements du cœur*, paru aux éditions Lettres Vives dans la collection Terres de poésie, comporte neuf poèmes, neuf mises au secret pour le cœur comme neuf nuages pour le ciel. Cet impair dit la plénitude pressentie. Et toujours dérobée. L'imminence. Toujours remise. Comme la main fermée du heurtoir de bronze règne sur la porte, la voix tout à la fois grave et légère d'Yves Namur – on pense à la retenue d'un plané de quelque oiseau dans le ciel entre apparition et

disparition – garde le secret du feu ancien: donner des yeux au langage selon l'expression d'Octavio Paz et créer de la présence, ce geste que connaît l'abeille "où elle ira se perdre et renaître".

C'est aux éditions du Talus d'approche – il y dirigeait la collection Poésie – et au contact de Cécile et André Miguel qu'Yves Namur fit ses premiers pas dans le monde de l'édition. À raison d'une douzaine de titres par an, tirés autour de 750 exemplaires, c'est un catalogue de plus de cinquante ouvrages qu'Yves Namur défend aujourd'hui. Sous couverture gris clair, imprimés sur un beau papier, tous présentent une mise en page soignée, sobre et élégante.

À feuilleter ce catalogue, on rencontre aux côtés de quelques grands noms de la poésie internationale: Roberto Juarroz, E.E Cummings; Antonio Ramos Rosa;

Salah Stétié; Israël Eliraz; Jean-Claude Renard... des auteurs belges tels que Ernest Delève; Fernand Verhesen; Gaspard Hons; Pierre-Yves Soucy; Cécile et André Miguel... et parmi eux quelques-uns de nos fidèles du *Basilic* tels qu'Otto Ganz; Daniel De Bruycker et Werner Lambersy. On croise aussi d'autres amis, des "sudistes", ainsi Yves Broussard, André Ughetto et Jean-Max Tixier qui après *Le Manteau de Circé* vient de publier *Les Silences du passeur*.

Un catalogue, on le voit, qui sait accueillir des écritures diverses mais qui laisse entendre à simplement le parcourir ce bruissement à quoi l'on reconnaît de la poésie, le vif.

Le Taillis Pré
23 rue de la plaine
6200 Châtelaineau (Belgique)
Fax: 00 32 71 39 14 15

Présence des Éditions L'AMOURIER

■ au Salon du Livre à Limoges
"Hors vitrine"

jeudi 14, vendredi 15, samedi 16
septembre 2006

Parmi les auteurs invités :
Jeanne Bastide (*Lucarnes*)

■ au Salon du livre de Mouans-Sartoux - 06 (stand N° 50 Espace D)

vendredi 6, samedi 7, dimanche
8 octobre 2006

Parmi les auteurs invités :
Serge Bonnery, Michel Séonnet,
Jérôme Bonnetto...

Lectures

■ à La Médiathèque de Mouans-Sartoux dans le cadre des *Fins de mois poétiques*

Yves Ughes (*Par les ratures du corps*)
mardi 26 septembre à 20h

■ à la nouvelle Maison de la Poésie à Grasse

Autour de la collec. Grammages
vendredi 29 septembre à 20h30
Alain Freixe et Yves Ughes

■ "Paroles d'Italie" dans le cadre de Lire en Fête à Versailles

René Corona traducteur de
Le miel amer de Gesualdo Bufalino
Fabio Scotti (*Le corps du sable*)

- samedi 14 octobre à 19h
Restaurant *Le Parnasse*, Place du Marché
- dimanche 15 octobre 15h-18h
Hôtel des Menus Plaisirs

■ "Moments poétiques d'Aurillac" au théâtre d'Aurillac

mardi 7 novembre à 18h30
Invités : Alain Freixe et Odile Fix

■ à la BMVR Louis Nucéra à Nice

Daniel Mohen
samedi 10 novembre à 15h

Jérôme Bonnetto
samedi 18 novembre à 15h

Michel Séonnet
samedi 16 décembre à 15h

Exposition

■ "Jean Capdeville et ses livres" au Centre Joë Bousquet et son temps du 8 décembre au mois de mars 2007.

Maison des Mémoires,
33 rue de Verdun, Carcassonne

vendredi 8, samedi 9,
dimanche 10 décembre 2006

Interventions d'Yves Peyré,
Jacques Dupin, Alain Freixe...

■ Cézanne en Peinture

Musée Granet, Aix en Provence
de juin à septembre 2006

D'abord très perturbante, l'exposition Cézanne au musée d'Aix; la disposition des œuvres selon un ordre principalement géographique gêne l'approche de la démarche et des questionnements plastiques.

Pourtant, heureusement, s'impose cette image: Cézanne revenant sans trêve son sujet; et faisant œuvre de cet ancrage dans son territoire; poussé par le constat de son impuissance. Cézanne l'humilité faite peinture.

■ Le noir est une couleur

Fondation Maeght, Saint Paul de Vence
jusqu'au 5 novembre 2006

Une? Aucune? Toutes? Je dirai une autre fois les échos que toute plongée dans le noir éveille en nous. Je veux rester sur ces "visions", ces filets, rets ou pièges: crues de Degottex ou Debré, labours de Soulages, goudrons de Venet, tricot d'air et de nuit de P. Bloch, colonne de calcinations et d'éclats de plexi de Pagès, souffles d'herbes sur noir de fumée de Moninot, méditation constructive de Nemours; horizon de B. Newmann (cette étroite bande verticale sur le bord droit de la toile jaune éclatant poussé du noir et le poussant!), piège, caches ou abris à mots de Venderam, silence impérial de Reinhardt. Trop! Trop! Une seule vie ne suffirait pas pour qu'un seul de ces monstres puisse jeter ses sondes en nous et y déployer un peu sa rhapsodie en noir...

■ New York New York

Forum Grimaldi, Monaco
jusqu'au 10 septembre 2006

Assis dans le petit jardin du musée d'art moderne de NY, je me disais qu'il fallait être ici, et pas seulement dans l'ancienne Amsterdam, pour comprendre, un peu, Mondrian. Et Duchamp aussi. Et Léger, naturellement. Et... tant d'autres. Ici pour comprendre que les Demoiselles d'Avignon y sont bien à leur aise... hélas... Il faut venir dans ce havre pour comprendre - un peu - les problématiques et le foisonnement de l'art des États-Unis.

En sortant de l'expo, à Monaco, passant par l'Esplanade qui donne sur le large comme dans une pointe méditerranéenne de

Manhattan, je me disais: "Trop! Trop!". Mais les deux Sophie étaient, elles, tout éblouies... Pensez donc: à peine vingt ans et on tombe, nez à nez, sur le paysage stratifié, diversifié, tentaculaire, de l'art à New York depuis 50 ans: ça vaut une ébouriffante course au pic du Midi! Et Rauschenberg! et Sol Lewit! et Stella, Motherwell, Newmann! Et Jasper Johns! Et mon Pollock! Si nous ne vous avons pas connus, nous nous sentirions bien plus seuls, aujourd'hui...

■ Le dialogue des paires

Matisse-Viallat, Château de Villeneuve, Vence,
jusqu'au 26 novembre 2006

Décidément, j'aime les œuvres de Viallat. Je suis pourtant toujours à deux doigts de les envoyer valdinguer. Parce que je les aime... trop... Trop belles. Elles s'insinuent si facilement dans l'air que nous respirons. Elles le partagent si tranquillement... Dans l'expo il y a Matisse. Réservez-le. Il y a Viallat, et son regard sur Matisse. Il y a les questions que Matisse pose à Viallat et l'interrogation continue de Viallat. Son continuel étonnement face à Matisse. Et le travail de Viallat. Pour cerner et comprendre Matisse. Et pour nous le donner un peu différent, un peu plus proche, un peu plus lointain... Matisse, sous le regard de Viallat, dans le dialogue des paires.

■ Les rendez-vous de l'Ami

Pour les 80 ans de Michel Butor

L'exposition que la BNF a consacré à Michel Butor pour ses 80 ans, heureusement intitulée "*L'écriture nomade*", s'achève en cette fin du mois d'août... Le colloque qui la prolonge, organisé par Mireille Calle-Gruber, se déroulera du 19 au 21 octobre, sous le titre de "Michel Butor, déménagements de la littérature". La revue *Europe* prépare un numéro spécial "Butor" pour le printemps. Pas de semaine sans que, ici ou là, hommage ne soit rendu à ce géant de la littérature... Et Michel Butor répond à tout avec gentillesse, simplicité, humour, générosité... Rien d'autre à ajouter à ça sinon, en plus de notre admiration pour l'œuvre, notre affection et notre tendresse pour l'homme...

Depuis près de 10 ans, Michel Butor est le président d'honneur de notre association.

R.M. septembre 2006

Le Basilic

gazette de
L'Association des Amis de l'Amourier
5, rue de Foresta - 06300 - Nice

est publié par l'AAA
dont l'action est soutenue par
le Conseil Général des Alpes-Maritimes,
le Conseil Régional et la DRAC PACA

Comité de rédaction

Alain Freixe,
Bernadette Griot,
Martin Miguel,
Raphaël Monticelli
et Yves Ughes

Maquette: Bernadette Griot

L'Amourier éditions
223 route du Col St Roch
06390 - COARAZE

Tél.: 04 93 79 32 85
Fax: 04 93 79 36 65

amourier.com
l'amour des livres

Journal intermitent de Raphaël Monticelli